
Victor HUGO, *Hugo journaliste. Articles et chroniques*

Éd. prés. par Marieke Stein, Paris, Flammarion, coll. Garnier-Flammarion, 2014, 464 pages

Yves Laberge



Édition électronique

URL : <http://journals.openedition.org/questionsdecommunication/10193>

DOI : 10.4000/questionsdecommunication.10193

ISSN : 2259-8901

Éditeur

Presses universitaires de Lorraine

Édition imprimée

Date de publication : 31 décembre 2015

Pagination : 315-317

ISBN : 9782814302716

ISSN : 1633-5961

Référence électronique

Yves Laberge, « Victor HUGO, *Hugo journaliste. Articles et chroniques* », *Questions de communication* [En ligne], 28 | 2015, mis en ligne le 31 décembre 2015, consulté le 10 décembre 2020. URL : <http://journals.openedition.org/questionsdecommunication/10193> ; DOI : <https://doi.org/10.4000/questionsdecommunication.10193>

Tous droits réservés

(Jan Baetens, Dominique Viart, eds, *États du roman contemporain*, Paris, Éd. Lettres modernes Minard, 1999, p. 124) qui renvoie le lecteur à la posture même de l'écrivain contemporain, « entre témoignage entravé et offrande aux figures révolues de l'ascendance » selon Laurent Demanze (« Prologue », *Encres orphelines*, Paris, J. Corti, 2008).

Dans le deuxième chapitre (pp. 43-76), Corinne Grenouillet pose de manière pertinente la question du statut double de l'intellectuel-ouvrier et de la posture des « travailleurs écrivains » qui demeure tout autant ambiguë au sein du champ littéraire. Pour cela, elle retrace des parcours identifiés qui offrent au public un panel intéressant d'écrivains (Marcel Durand, Daniel Marinez, Robert Piccamiglio, Thierry Metz...) mêlant études d'œuvres et entretiens d'auteurs. L'analyse vise également à saisir la réception par le biais d'une confrontation des postures auctoriales à une analyse des réactions des lecteurs.

Le troisième chapitre (pp. 77-106) montre comment le témoignage ou le roman d'usine peut aussi être l'œuvre d'auteurs littéraires connus ou de journalistes qui réactivent la « parole collective » (p. 77) par le biais de l'enquête ou de la collecte d'entretien à l'instar de l'écrivain François Bon (*Daewoo*, Paris, Fayard, 2004) ou de la journaliste Florence Aubenas (*Le Quai de Ouistreham*, Paris, Éd. L'Olivier, 2010). Corinne Grenouillet s'interroge ici sur le journalisme d'immersion et comment l'enquête journalistique peut laisser place à un témoignage et à un récit plus littéraire. On remarque que l'enquête débouchant sur un travail d'écriture découle, dans la plupart des cas, de dispositifs dédiés aux médiations culturelles. En effet, l'auteure montre comment l'atelier d'écriture, tout comme la résidence d'auteurs sur un territoire sinistré, repositionne l'écrivain au cœur de la cité et affirme la fonction sociale de la création littéraire. Pour illustrer ses propos, elle se réfère notamment aux parcours de plusieurs auteurs animateurs d'ateliers en milieu marginal ou ouvrier comme Thierry Beinstingel, François Bon, Didier Daeninckx ou encore Leslie Kaplan. La résidence d'auteur comme l'atelier d'écriture permettent de tisser du lien avec les ouvriers et de procéder, selon Corinne Grenouillet, à une véritable « extraction de la parole » pouvant devenir matière littéraire dans le cadre d'une démarche artistique concertée.

Après cet effort de contextualisation, l'ouvrage se consacre à une étude précise de cette écriture du travail et de ses effets littéraires. Ainsi la chercheuse consacre-t-elle un chapitre (pp. 139-158) aux grands thèmes émergents de cette littérature (la grève, la

routine, l'accident, l'ennui, les plans sociaux, les friches industrielles...). Reliant fond et forme, elle s'attèle ensuite à déterminer des modèles génériques récurrents en retravaillant la frontière ténue entre écriture ordinaire, journalisme et littérature. Ainsi son analyse balaie-t-elle de multiples catégories textuelles comme la chronique, le journal, le fragment, la nouvelle. Enfin, d'un point de vue plus linguistique, Corinne Grenouillet pose la question d'un « style ouvrier » (p. 204) qui met en exergue une critique de la « novlangue managériale » (p. 210) mise en scène par Marcel Durand (*Grains de sable sous le capot. Chronique de la chaîne à Peugeot-Sochaux*, Paris, Éd. La Brèche, 1990) et qui peut conduire à une véritable poétisation du monde l'usine identifiable chez Robert Piccamiglio (*Chroniques des années d'usine*, Paris, A. Michel, 1999).

L'intérêt principal de cet ouvrage réside donc dans son analyse fine et précise des subtilités de ces « récits d'expériences laborieuses » (p. 236) qui oscillent entre document, littérature, témoignage, fiction et distillent un éclairage fondamental sur le travail au tournant du ^{xxi}e siècle.

Carole Bisenius-Penin

Crem, université de Lorraine, F-57000
carole.bisenius-penin@univ-lorraine.fr

Victor Hugo, *Hugo journaliste. Articles et chroniques*

Éd. prés. par Marieke Stein, Paris, Flammarion, coll. Garnier-Flammarion, 2014, 464 pages

Cette anthologie rassemble 69 articles, transcriptions de discours, lettres, journaux et pamphlets politiques rédigés par Victor Hugo (1802-1885) entre 1819 et 1878. Génie surtout connu et célébré pour son théâtre, sa poésie et ses romans, l'auteur de *Notre-Dame de Paris* (1831), *d'Hernani*, ou *l'honneur castillan* (1830) et de *Napoléon le Petit* (1852), il n'en a pas moins été député et, par conséquent, un tribun redoutable. Certains des textes réunis avaient déjà été publiés ailleurs, parfois même du vivant de l'écrivain, mais, comme l'indique son titre, l'avantage de ce nouveau recueil est de montrer – pour la première fois en un seul volume de format de poche – la dimension journalistique de l'œuvre hugolienne.

Le premier quart (pp. 51-200) regroupe des écrits de jeunesse ; le prolifique Victor Hugo n'avait pas encore 20 ans lorsqu'il commença à écrire, à partir de 1819, des critiques littéraires et théâtrales, mais aussi des chroniques dans *Le Conservateur littéraire*, journal à périodicité variable qu'il avait cofondé avec ses frères Abel et Eugène (pp. 53-125). Ce faisant, Victor Hugo réaffirme l'importance du compte rendu

dans le domaine des livres et des spectacles donnés par des auteurs français de son temps dont Alphonse de Lamartine, André Chénier, Jacques Royau, Pierre Antoine Lebrun ou encore quelques dramaturges anonymes. Mais l'auteur ne s'intéresse pas uniquement à la littérature et au théâtre. Éco-citoyen avant la lettre, il se préoccupe d'urbanisme et surtout du délabrement du patrimoine médiéval de la France qui n'était pas toujours restauré. Dans un article daté d'août 1829 (intitulé « Sur la destruction des monuments en France »), il cite en particulier la destruction des deux anciennes tours attenantes à l'Église Saint-Germain-des-Prés, mais aussi la transformation d'anciens châteaux en casernes militaires, tout en s'attristant des tendances de l'architecture de son temps : « Tandis que l'on construit à grands frais je ne sais quels édifices bâtards qui, avec la ridicule prétention d'être grecs ou romains en France, ne sont ni romains ni grecs, d'autres édifices, admirables et originaux, tombent sans qu'on daigne s'en informer, et leur seul tort cependant, c'est d'être français, par leur origine, par leur histoire et par leur but » (p. 194).

La partie centrale (pp. 205-305) regroupe une multitude de lettres ouvertes, appels au peuple, prises de position et discours politiques du député Victor Hugo que Marieke Stein considère comme rédigés pour être publiés et diffusés à grande échelle (et pas seulement prononcés à l'Assemblée), afin de rejoindre le plus grand nombre : « L'éloquence de Victor Hugo est conçue pour la presse bien plus que pour la seule Assemblée, et la volonté d'une éloquence à destination du peuple détermine toute son activité oratoire » (p. 32). Contre la censure et pour la liberté de presse, Victor Hugo ne cesse de réaffirmer l'importance de ces deux principes, particulièrement sous le règne de Napoléon III (pp. 213, 228). Lui-même a souvent fait face à la censure : dans la retranscription intégrale de son appel aux habitants de l'île de Jersey, le texte de Victor Hugo sur l'abolition de la peine de mort met en évidence les passages ayant été censurés dans le journal jersiais *L'Homme* en 1854 (pp. 308-318). En 1878, Victor Hugo rédige un mot d'encouragement lors de la création d'un nouveau journal lillois, *Le Petit Nord* ; dans une prose rythmée, il en énonce la noble mission telle qu'il la perçoit : « Servir le pauvre, aider le faible, renseigner le citoyen, affermir la République, en un mot, agrandir la France, déjà si grande, tel sera votre but ; d'avance j'applaudis » (p. 305).

Regroupés pour la plupart dans le dernier tiers dans une section intitulée « La presse, tribune politique », les écrits d'exil (entre 1851 et 1870) de Victor Hugo sont souvent des combats politiques, des plaidoyers en faveur d'un condamné ou des demandes de

clémence auprès des autorités – jamais pour lui-même, mais souvent pour gracier des proscrits ou un soldat inculpé (pp. 307-428). Les propos sont variés et souvent liés à l'actualité immédiate à laquelle Victor Hugo le polémiste réagit spontanément : soit pour saluer la nouvelle Italie unifiée et inciter les Italiens à la méfiance envers Napoléon III (1856), protester contre l'esclavage aux États-Unis (1859), inciter l'armée russe à ne pas frapper le peuple polonais (1863), se prononcer contre les despotismes lors du Congrès de la paix tenu en Suisse en 1869, et toujours pour condamner la peine de mort (pp. 348, 372). Son sens de la formule fait mouche et force l'admiration. Ainsi, de son exil sur l'île de Jersey, au moment de célébrer l'anniversaire de l'instauration de la II^e République en France, le 24 février 1848, il écrira six ans plus tard cette formule percutante : « Une date, c'est une idée qui se fait chiffre : c'est une victoire qui se condense et se résume dans un nombre » (p. 330).

Certains textes ont été rédigés sous une forme versifiée, comme *Un cri*, un appel au peuple en révolte rédigé au moment le plus meurtrier de la Commune de Paris, en avril 1871 (pp. 415-417). Au moment de publier ce texte, Victor Hugo venait de rentrer de son exil et agissait désormais comme député de Paris. Dans une missive parue dans *Le Rappel*, le ton devient solennel et infiniment lyrique pour dissuader les Communards de commettre de nouveaux excès fratricides : « Quand finira ceci ? Quoi ! Ne sentent-ils pas / Que ce grand pays croule à chacun de leurs pas ? / Châtier qui ? Paris ? Paris veut être libre / Ici le monde, et là Paris ; c'est l'équilibre » (p. 415). Que ce soit pour la prose ou pour ses vers, Victor Hugo reste toujours lui-même ; son style ample et grandiose continue d'éblouir le lecteur, dans ses discours comme dans ses articles pour les journaux. C'est l'un des points forts qui rend la lecture de l'ouvrage si agréable et vivante. Dans une intervention de 1848 à l'Assemblée constituante où il venait d'être élu, le député déclarait emphatiquement : « Permettez-moi, messieurs, en terminant ce peu de paroles, de déposer dans vos consciences une pensée qui, je le déclare, devrait, selon moi, dominer cette discussion ; c'est que le principe de la liberté de la presse n'est pas moins essentiel, n'est pas moins sacré que le principe du suffrage universel. Ce sont les deux côtés du même fait » (p. 216).

Au sein de chacune des parties, les écrits ont été classés chronologiquement et les textes de la maturité présentent certainement plus d'intérêt que ceux rédigés avant 1848. Mais, demanderont peut-être certains politologues obsédés par le présent et les dernières théories politiques, pourquoi (re)lire les discours et les écrits politiques de Victor Hugo

aujourd'hui, après plus d'un siècle ? Sans doute pour constater l'actualité des problèmes de son époque et pour mesurer l'argumentation magistrale apportée par cet écrivain au parcours exemplaire. Mais aussi, on ne peut qu'admirer l'éloquence avec laquelle ce poète plus grand que nature pouvait convaincre, contredire, émouvoir, polémiquer ou simplement s'indigner contre des injustices. Pour les universitaires en sciences de l'information et de la communication, ce livre faisant revivre des combats anciens pour la liberté d'expression et pour une presse libre pourra servir d'illustration dans des cours d'histoire des médias ou en éducation civique. Il marque également une époque où certains écrivains polyvalents pouvaient faire office de maîtres-à-penser ou d'intellectuels avant la lettre, et Victor Hugo fait ici figure de titan.

Visionnaire et pacifiste, Victor Hugo s'annonce comme un précurseur de l'Union européenne lorsqu'il prône une idée alors inconcevable, les États-Unis d'Europe : « Les États-Unis d'Europe, libres et maîtres chacun chez eux » (p. 335 ; voir aussi p. 386). C'était en 1854. 22 années plus tard, sous la III^e République, en 1876, face à la crise politique dans laquelle la Serbie est attaquée par la Turquie, c'est désormais en tant que sénateur de la Seine que Victor Hugo réaffirme dans l'un de ses derniers articles « la nécessité des États-Unis d'Europe » pour défendre des nations affaiblies (p. 426). Le style reste d'une puissance inégalable dans cette défense du peuple serbe devant l'inaction des pays européens : « On assassine un peuple. Où ? En Europe. Ce fait a-t-il des témoins ? Un témoin, le monde entier. Les gouvernements le voient-ils ? Non » (p. 422).

L'appareil critique et la mise en contexte que fournit savamment Marieke Stein facilite l'appréciation de chaque texte, précisant par exemple que le journal *L'Événement*, qui a retranscrit tant d'interventions mémorables à l'Assemblée nationale, a été fondé par des proches de Victor Hugo pour faire jaillir sa pensée (pp. 28 et 211). Ailleurs, une note de bas de page précise le statut d'un écrivain ayant précédé cette époque, Jean Galbert de Campistron, que Victor Hugo mentionne dans une comparaison sans éloges (voir note 2, p. 104). La plupart de ces mises en contexte ne dépassent pas une page et sont un modèle de concision. Dans quelques cas, Marieke Stein fournit même la réponse reçue par Victor Hugo à l'une de ses lettres, par exemple dans son appel à un ministre, le duc Albert de Broglie, pour intercéder en faveur d'un ami condamné à l'exil (voir la réponse, p. 304). Ailleurs, un bel article de Charles Hugo paru en 1869 décrit le quotidien de son illustre père sur l'île de Guernesey, après 18 années d'exil (pp. 377-385).

Auteur d'un génie incontestable et d'une verve toujours éblouissante, comme si besoin était, Victor Hugo reconfirme son statut d'écrivain universel dans ses textes ici regroupés. Une chronologie (pp. 430-441), une courte bibliographie (pp. 443-445) et deux index (pp. 447-458) complètent utilement cet ouvrage admirablement bien édité. On imaginerait très bien ce livre dans la bibliographie d'un cours sur l'éloquence, en rédaction française ou en histoire du journalisme, même au niveau du collège. Parce qu'il met en évidence des aspects méconnus de ce grand romancier, *Hugo journaliste. Articles et chroniques* devrait naturellement se retrouver dans toutes les bibliothèques publiques et scolaires.

Yves Laberge

Centr'ERE, université d'Ottawa, CA-H3C 3P8
ylaberge@uottawa.ca

Stanislas JEANNESSON, *La Guerre froide*

Paris, Éd. La Découverte, coll. Repères, 2014 [2002], 125 pages

Qu'est-ce que la Guerre froide ? Dans un compte rendu d'un ouvrage sur l'imaginaire du conflit (David Eugster; Sibylle Marti, Hrsg., *Das Imaginäre des Kalten Krieges. Beiträge zu einer Kulturgeschichte des Ost-West-Konfliktes in Europa*, Essen, Klartext, 2015), l'historien allemand Jan Hansen répond à cette question en évoquant une guerre qui a « moins eu lieu sur des champs de bataille que, surtout, dans les têtes des hommes. Elle reposait sur la force de l'imagination et a été la plus présente là où les contemporains se sont laissés guider par les images de l'ennemi » (nous traduisons, accès : <http://www.hsozkult.de/publicationreview/id/rezbuecher-22992>, consulté le 02/07/15). Dans un autre compte rendu du même ouvrage, Klaas Voß confirme qu'il s'agit là d'une observation légitime, mais précise qu'il serait tout aussi correct d'écrire que « la Guerre froide n'était pas une guerre imaginaire. Elle s'est jouée sur les champs de bataille de presque 150 guerres chaudes et conflits qui ont coûté la vie à env. 20 millions d'hommes. Elle reposait sur des intérêts géopolitiques et économiques manifestes et a été la plus présente là où les contemporains voyaient leurs objectifs stratégiques menacés » (accès : <http://www.sehepunkte.de/2015/09/26381.html>, consulté le 15/09/15). Stanislas Jeannesson est incontestablement conscient de ces deux dimensions du conflit Est-Ouest qui a dominé la deuxième moitié du xx^e siècle. Sans négliger complètement la mobilisation culturelle qui caractérise la « guerre imaginaire », il privilégie une analyse qui considère la Guerre froide à travers l'histoire des relations internationales.